

Le Serpent

Il avait le visage lumineux et le sourire facile, le pas léger et la parole éloquente. Rares étaient ceux qui s'asseyaient auprès de lui — ou qu'il honorait de sa présence — sans sentir aussitôt battre le cœur d'un homme brûlant de zèle pour la réforme, animé d'un esprit tendu vers les idéaux les plus hauts, et d'une intelligence qui ne voyait autour d'elle que le mal, refusant de se reposer ou de s'apaiser tant que ce mal ne serait pas détruit, effacé jusqu'à la dernière trace, et remplacé par ce bien pur, universel, qui embrasse tout être et toute chose, et répand sur tout ce qu'il touche une grâce calme et belle — mais d'une beauté ferme et rayonnante, semblable à la lumière du soleil : elle ne se contente pas d'embellir ce qu'elle éclaire, elle lui donne aussi vie, fécondité, force et vigueur.

Son ardeur à réformer, son amour du bien, son appel à la justice le transportaient souvent hors de lui-même, jusqu'à une sorte de fougue que les Égyptiens d'alors ne connaissaient guère. Il ne tenait jamais en place, où qu'il fût — maison, club, café ou bureau. Il bondissait de son siège, incapable de demeurer immobile lorsqu'il parlait à ses auditeurs, et se mettait à marcher comme un prédicateur en chaire. Ses mains s'agitaient avec tant de vivacité que ses compagnons craignaient pour la sécurité des objets autour de lui. Puis la colère montait à son visage : les traits lumineux s'assombrissaient, le sourire se muait en grimace, des éclairs jaillissaient de ses yeux troublés, et une voix puissante éclatait, lançant des phrases qui se succédaient comme les vagues d'une mer déchaînée. Ses amis restaient d'abord frappés de stupeur, puis plongés dans un silence continu — sans savoir si leur mutisme trahissait l'admiration et l'approbation, ou bien la réserve, la crainte et le malaise.

Et ils avaient raison d'être prudents et inquiets. Car l'Égypte d'alors n'était pas celle que nous connaissons depuis qu'elle a conquis l'indépendance, la liberté, la constitution et le parlement. Les affaires chancelaient : à peine se relevaient-elles qu'elles retombaient encore ; elles avançaient un pas pour s'arrêter aussitôt. Une occupation étrangère étendait, visible et invisible, son pouvoir sur toutes choses publiques et privées ; une autorité indigène, méfiante et craintive, oscillait tantôt vers ses sujets, tantôt vers les occupants, cherchant à plaire aux uns comme aux autres, et ne réussissant qu'à s'attirer le courroux des deux.

Tout cela avait corrompu l'air égyptien, le rendant étouffant, oppressant les forces humaines, car le peuple lui-même était devenu le champ de bataille des deux puissances. On ne pouvait contenter l'une sans redouter l'autre. Chacune avait ses yeux, ses espions, semés dans les clubs, les cafés, les bureaux, jusque dans les réunions privées, guettant les paroles des hommes, les déformant à leur gré et les transmettant tantôt au pouvoir étranger, tantôt au pouvoir national. Les effets de ces rapports se lisaient aussitôt dans les faveurs ou les colères de telle ou telle autorité.

Les penseurs et les hommes d'opinion vivaient ainsi dans une angoisse perpétuelle, comme s'ils marchaient sur des épines. Rien d'étonnant à ce que notre ami, lorsqu'il était pris de ses accès de réforme, inspirât à ses compagnons quelque frisson de prudence et de peur — car ces accès lui venaient souvent, et quand ils venaient, il flamboyait comme un incendie dévorant tout alentour.

Il revenait alors d'Europe, où il avait passé plusieurs années à achever ses études, et où il avait vu cette vie libre et confiante, affranchie des contraintes sociales qui enserraient la vie égyptienne, affranchie aussi du joug politique qui la paralysait. Il y avait contemplé une existence vaste et sereine, où l'on reconnaissait la dignité de l'homme et le droit de chacun à faire ou à s'abstenir, à voir et à dire, selon sa volonté — pourvu qu'il ne nuisît à personne, ni par la parole ni par l'acte. Il avait goûté cette liberté, il s'en était délecté, et — comme tous les Égyptiens vivant en Europe — il ne pouvait rien voir ni entendre sans le comparer à son équivalent en Égypte. Ces comparaisons, inévitables, l'irritaient, l'exaspéraient : elles lui rappelaient sans cesse que l'Europe possédait à la

fois le progrès matériel et intellectuel, que ses peuples jouissaient de la liberté d'agir et de penser, et que l'Égypte en était privée, privée de tout cela à la fois.

Il revint donc au pays le cœur en feu, plein d'une fierté jalouse et d'une indignation qui ne lui laissaient ni repos ni trêve. Il devint une image vivante de l'impatience et de la révolte : rien ne lui plaisait, tout devait changer. Les jeunes gens l'accueillirent avec enthousiasme, fascinés, subjugués. Mais leur ardeur s'éteignit vite ; l'un après l'autre, ils s'éloignèrent — les uns par peur, les autres par faiblesse, d'autres encore par lassitude. Il faut dire que ses discours, tout pleins d'élan et de passion, étaient parfois obscurs, trop élevés pour les esprits moyens ; d'autres fois, ils se répétaient, jusqu'à l'ennui.

Sans doute notre ami n'avait-il pas vraiment pénétré le secret de l'Europe. Les apparences l'avaient trompé, les façades l'avaient ébloui, et le charme de la civilisation européenne l'avait séduit. Dans son admiration, il avait trouvé un prestige qui flattait son orgueil, et il s'y était livré tout entier. Ce qui devait arriver arriva : le pouvoir le remarqua, se méfia de lui, et lui tendit un piège subtil. Il tenta de l'éviter, échoua, et dut rebrousser chemin — retournant en Europe, cette Europe qui avait ensorcelé son cœur et son âme par son éclat.

À peine y était-il revenu que la Grande Guerre éclata. Il y demeura aussi longtemps que le voulut le destin, et semble avoir beaucoup appris de ce second séjour. Quand il rentra en Égypte après la Révolution, il trouva un pays qu'il n'aurait jamais imaginé : non qu'il y eût un grand progrès matériel ni un essor intellectuel éclatant, mais une liberté nouvelle, inconnue jusque-là. Une liberté qui ne craignait ni les intrigues étrangères ni les précautions nationales, ni les espions ni la censure, ni la loi martiale ni les tribunaux d'exception anglais qui avaient survécu à la guerre, ni même les heurts violents entre la jeunesse égyptienne et les soldats britanniques. C'était une liberté qui avançait sans peur, inébranlable ; les obstacles, au lieu de la freiner, ne faisaient que la renforcer.

Il vit alors les Égyptiens parler de tout sans crainte ni réserve, dénoncer ce qu'il avait jadis dénoncé : l'occupation étrangère, le régime politique, la société elle-même. Ils aspiraient à la réforme, à l'idéal. Dans leurs réunions, leurs propos roulaient sur la vérité, la justice, la liberté, l'indépendance, le progrès matériel et moral.

Il contempla tout cela, déconcerté — ne sachant s'il devait approuver ou blâmer. S'il avait suivi sa première nature, il se serait réjoui de ce spectacle et se serait uni à ses compatriotes dans l'effort pour la réforme, le progrès, la liberté et l'indépendance. Mais les années passées en Europe pendant la guerre, les épreuves qu'il y avait endurées, lui avaient enseigné la souplesse, la prudence, l'art d'éviter les coups — comment échapper au danger quand il surgit, et saisir l'occasion quand elle se présente. Il revint donc transformé, comme un homme nouveau, enfanté par la guerre. Avant elle, il devançait ses compatriotes dans l'ambition et la réforme ; après, il resta en arrière, presque étranger à leur ardeur.

Dès lors, il choisit la voie du milieu. Il ne pouvait renier son passé, ni résister à l'élan passionné des Égyptiens vers le changement. Mais il se garda bien de se joindre à leurs cris de liberté, à leur lutte pour l'indépendance, à leur désir de rivaliser avec l'Europe. Fatigué des épreuves, avide de repos, il voulait rattraper le temps perdu, reconquérir ce qu'il avait manqué, assurer pour lui-même quelque avantage durable.

Il trouva l'Égypte divisée : les uns modérés, les autres extrêmes. Il voulut être ni l'un ni l'autre. Il ne voulait pas paraître rétrograde avec les modérés, ni souffrir avec les radicaux. Alors il se traça une route médiane : il reconnut la Révolution, la loua, mais n'y prit pas part. Il se fit des amis chez les

deux camps, affirmant que l'amitié devait s'élever au-dessus des maladies de la politique. Le véritable homme libre, disait-il, ne laisse pas les querelles publiques troubler les exigences nobles de la fidélité, de l'affection et du devoir d'amitié.

Ainsi le voyait-on assister aux réunions des modérés, écouter et parler peu ; puis, dans les cercles des radicaux, écouter encore, approuver à demi. Il assistait à leurs fêtes — à celles-ci comme à celles-là — car il avait des amis partout. Mais dès que les choses devenaient graves et que la tempête montrait les dents, il disparaissait. On le cherchait, on ne le trouvait pas. Puis, quand le calme revenait, quand les cœurs se rassuraient et que le monde reprenait son souffle, il réapparaissait parmi eux, toujours le même : visage clair, sourire doux, paroles gracieuses, discours charmant.

Il réussit ce que peu d'Égyptiens réussirent : plaire aux conservateurs et aux réformateurs, chacun à sa manière. Mais les temps changèrent, et l'Égypte traversa des épreuves. Dans ces heures où la nation se mesure à ses espoirs, à ses libertés intérieures et extérieures, on s'attend à ce que le modéré devienne courageux, que le conservateur se tienne ferme — si vraiment sa modération et son conservatisme sont sincères, non dictés par la peur ou l'intérêt.

Notre ami, pourtant, ne devint ni plus hardi ni plus neuf. Il demeura, comme toujours, lumineux de visage, souriant de lèvres, léger de pas, agréable de parole, doux de ton.

Les conservateurs, tenaces dans leur conservatisme, crurent voir en lui un penchant pour leur cause, le désir de lier son sort au leur — mais à la condition que ses liens d'amitié avec les radicaux ne fussent pas rompus. Car, après tout, l'amitié — disait-il — doit transcender les divergences politiques et sociales. Les conservateurs l'accueillirent avec chaleur, ravis de sa proximité ; les radicaux le tolérèrent, car il était loyal, et sa loyauté s'élevait au-dessus des maux de la politique.

Puis vint le temps où le conservatisme lui-même devint une forme de patriotisme, une manière d'affirmer la ferveur nationale. Il devint à la mode de se dire conservateur et de condamner les radicaux. Notre ami se déclara conservateur lui aussi : il exalta la gloire de la nation, vénéra ses traditions, flétrit la révolte contre l'ordre établi et les coutumes héritées. Mais il n'oublia pas pour autant ses amis radicaux : il leur offrait politesse quand il le fallait, bienveillance quand elle convenait — et s'assurait ainsi leur indulgence envers ses excès de prudence.

Ainsi ses affaires allaient comme il le souhaitait : les conservateurs le soutenaient quand ils détenaient le pouvoir, les radicaux le toléraient quand il leur revenait. Le public, haut et bas, le voyait comme un homme au-dessus des partis, étranger à leurs querelles, mais d'inclination modérée et prudente.

Je dis à mon compagnon :

— Que veux-tu donc que je retienne de cette histoire sans fin ?

Il me répondit :

— Rien d'autre qu'une leçon très simple : ceux qui recherchent la sécurité, le succès et l'avantage, et veulent éviter les périls pour eux-mêmes, leurs ambitions et leurs œuvres, feraient bien de suivre l'exemple de cet homme.

Je lui dis :

— Tout le monde ne peut pas devenir un serpent — et ce n'est pas une bénédiction pour l'Égypte que les serpents s'y multiplient.

Ṭāhā Ḥusayn

al-Balāgh, 21 janvier 1945